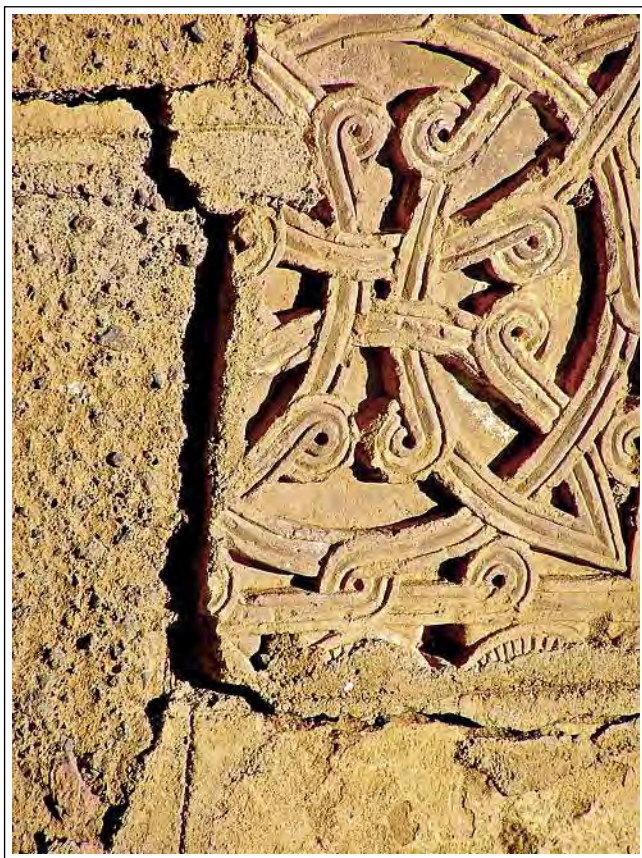

Anahide Ter Minassian

L'échiquier arménien entre guerres et révolutions

1878-1920



KARTHALA

L'ÉCHIQUIER ARMÉNIEN
ENTRE GUERRES ET RÉVOLUTIONS

KARTHALA sur internet: <http://www.karthala.com>
(paiement sécurisé)

Couverture: Vestige du monastère arménien de Sourp Garabed (Saint Jean le Précurseur) au-dessus de la plaine de Mouch (Turquie). Utilisé comme matériau de construction à Çangilli, village kurde bâti sur les ruines du monastère. Photo A. Ter Minassian, octobre 2009.

© Éditions Karthala, 2015
ISBN : 978-2-8111-1386-5

Anahide Ter Minassian

**L'échiquier arménien
entre guerres et révolutions
(1878-1920)**

**Éditions Karthala
22-24, boulevard Arago
75013 Paris**

DU MÊME AUTEUR

Nation et religion, Venezia, Icom, 1980.

La Question Arménienne, Roquevaire, Éditions Parenthèses, 1983

Nationalism and Socialism in the Armenian Revolutionary Movement,
Boston, The Zoryan Institute, 1984.

1918-1920. *La République d'Arménie*, Bruxelles, Éditions Complexe,
1989. Rééd. augmentée 2006. Traduit et publié en grec (Athènes,
1997).

Ermeni Devrimci Hareketi'nde Milliyetçilik ve Sosyalizm 1887-1912,
Mete Tunçay (préface), Istanbul, Iletisim, Yayinlari, 1992.

Histoires croisées, Diaspora, Arménie, Transcaucasie, 1890-1990, Pierre
Vidal-Naquet (préface), Marseille, Éditions Parenthèses, 1997.

Ermeni Kültürü ve Modernleşme, Istanbul, Aras, 2006.

En collaboration

Vienne ou les étrangers dans la ville, précède Jean Anayan, *Le Kemp, une
enfance intra-muros*, Marseille, Éditions Parenthèses, 2001.

Mémoires mêlées, in Arménouhie Kévonian, *Les noces noires* de Gulizar,
Marseille, Éditions Parenthèses, 2005.

Nos terres d'enfance. L'Arménie des souvenirs, textes rassemblés par
Anahide Ter Minassian et Houri Varjabédian, Marseille, Editions
Parenthèses, 2010.

Écrivain du pays perdu, postface, Viken Klag, *Le Chasseur*, Marseille,
Éditions Parenthèses, 2014.

À Richard G. Hovannisian,
le pionnier

INTRODUCTION

Regards sur le passé : fragments d'histoire arménienne

Le 21 septembre 2011, à Érevan, de grandioses cérémonies, avec défilé militaire, déploiement de drapeaux tricolores, manifestations populaires inspirées des rituels du 14 Juillet français et du 8 Novembre soviétique, ont commémoré le 20^e anniversaire de l'indépendance de la Troisième République d'Arménie. Une indépendance proclamée le 21 septembre 1991, avant la dissolution de l'URSS (8 décembre 1991) et à l'issue d'une véritable révolution arménienne. Une indépendance acquise dans le contexte dramatique du conflit du Haut-Karabagh opposant depuis 1988 l'Arménie à l'Azerbaïdjan et des suites du tremblement de terre de Léninagan (7 décembre 1988) qui avait provoqué 25 000 morts et 500 000 sinistrés dans un pays comptant 3 400 000 habitants. Cette Troisième République a succédé à l'Arménie soviétique, la plus petite des 15 républiques fédérées de l'URSS, dont la longévité – 70 ans de 1921 à 1991 – avait fait oublier et presque ranger au rang des chimères l'indépendance de la Première République d'Arménie (1918-1920). Celle-ci était née dans les convulsions de la Révolution russe d'Octobre 1917 et dans les ultimes épisodes de la Première Guerre mondiale : une expérience de re-fondation nationale, après une éclipse de six siècles de l'État arménien, trois ans après le génocide des Arméniens de l'empire ottoman.

Le génocide de 1915 est un événement qui hante les Arméniens depuis un siècle. Il est devenu un élément de l'identité arménienne en Arménie comme dans la diaspora. Il a suscité la publication de milliers d'ouvrages et un nombre impressionnant de colloques, de monuments et de cérémonies commémoratifs. Il n'a jamais été reconnu par la Turquie. En France, il a conduit au vote d'une loi mémorielle en 2001. Une autre loi, taillée sur le modèle de la loi Gayssot et pénalisant la négation du génocide arménien, a fait partie des promesses des deux principaux candidats engagés dans la campagne présidentielle de 2012, Nicolas Sarkozy et François Hollande, en dépit du refus du Conseil constitutionnel (28 février 2012). Sans ignorer cet événement qui a été la plus grande catastrophe de l'histoire du peuple arménien, car il s'est non seulement traduit par un meurtre de masse mais par la perte irréversible d'un pays et la destruction d'un patrimoine millénaire, ce livre est une tentative de rendre le passé intelligible d'une autre façon. C'est une réflexion sur l'optique du mouvement

politique arménien au début du ^{xx}e siècle, sur les succès et les échecs du mouvement révolutionnaire arménien.

Il est presque impossible, comme le démontre depuis quelques années la publication d'ouvrages collectifs, souvent monumentaux, faisant appel à des spécialistes de périodes et de disciplines différentes, d'écrire une histoire du peuple arménien qui soit le récit d'un « roman national » fondé sur la continuité historique et territoriale. Si ce n'est en construisant une histoire mythifiée mettant l'accent sur les temps héroïques, comme l'on fait au ^{xix}e siècle les Pères Mekhitaristes de Venise ou de Vienne dans des manuels destinés aux élèves de leurs collèges.

Composé de huit articles, ce livre croise des sources arméniennes peu connues en Occident, avec des documents diplomatiques et des travaux universitaires. Il propose une histoire fragmentée. Histoire fragmentée d'un peuple arménien partagé au début du ^{xx}e siècle entre les empires ottoman, russe et perse, trois vastes empires multiethniques dont le gouvernement est autocratique ou despotique. Histoire fragmentée d'un peuple transfrontalier dont le destin est déterminé par les relations conflictuelles entre ces empires et par leurs réactions aux pressions ou à l'expansion des puissances occidentales. Les événements et les hommes qui sont évoqués dans ce livre se déroulent ou agissent sur la scène des ces trois empires, de 1878 à 1920.

Cependant, il existe dans ce livre une cohérence interne. Elle se trouve dans l'omniprésence de la Question arménienne. Internationalisée au Congrès de Berlin (1878), elle devient un élément de la vieille question d'Orient qui, durant des décennies, a occupé la diplomatie européenne jusqu'aux changements introduits dans les relations internationales par la Nouvelle diplomatie de Wilson et de Lénine, en 1917.

Au cours de cette période, on peut observer l'évolution du statut du peuple arménien. D'abord, peuple sujet et minorité chrétienne reconnue, vivant depuis des siècles au contact du monde musulman, y compris au Caucase, avant et après la conquête russe, dans l'aire géographique et culturelle de « l'Orient » où le lien entre religion, revendications identitaires et politiques est permanent, il acquiert la qualité de citoyen dans les trois empires dont les gouvernements se sont dotés d'une façade constitutionnelle entre 1905 et 1912. En 1918, il accède en Transcaucasie à la dignité d'une « nation moderne » titulaire d'un État.

Cette cohérence interne se trouve aussi dans l'aspiration à la justice et à la liberté qui fait agir les hommes – et parmi eux des Arméniens – au cours des guerres et des révolutions qui se succèdent dans les confins orientaux de l'Europe et en Asie. Guerre russo-turque (1877-1878), guerre russo-japonaise (1904-1905), guerres balkaniques (1912-1913), Première Guerre mondiale (1914-1918), Révolution russe de 1905, Révolution jeune-turque de 1908, Mouvement constitutionnaliste iranien ((1906-1912), Révolution russe de 1917. Une succession d'événements qui ont chamboulé les empires et entraîné dans les Balkans, au Caucase, aux Proche et Moyen Orient, des bouleversements politiques et sociaux dont les conséquences

sont encore tangibles aujourd’hui. Sur cette scène, la pièce que l’on appelle « les printemps arabes » a déjà été jouée une première fois.

*
* *

Les thèmes variés de ce livre correspondent à des événements universitaires qui ont jalonné mon itinéraire d’historienne. D’historienne engagée. Un itinéraire qui a commencé à l’école communale de la rue des Bois, dans le XIX^e arrondissement de Paris, près de la Place des Fêtes. Située au cœur d’un quartier s’étendant de Belleville au Pré-Saint-Gervais, un quartier populaire et vivant investi par des émigrés grecs, juifs, arméniens, italiens, espagnols, cette place, dans mes souvenirs, méritait bien son nom. Je dois à mes institutrices de m’avoir inculqué, sans complexe, dans les années 1930, l’amour de l’histoire de la France et de la République, et la certitude que la liberté est le bien suprême auquel les hommes aspirent. Mais aussi l’idée que cette liberté n’est pas donnée et qu’elle s’acquiert par la lutte. Une certitude renforcée par l’iconographie du livre d’histoire en usage alors dans les écoles primaires, « le Petit Lavissee ». Représentés dans des postures héroïques, des hommes et même une jeune fille ! – de Vercingétorix à Philippe Auguste, de Du Guesclin à Jeanne d’Arc – s’étaient battus et avaient chassé les envahisseurs de la France. Ce que confirmaient les images à la fin du livre, – ou peut-être ai-je vu ces images ailleurs ? –, de tranchées et de soldats français se sacrifiant au cours de la Première Guerre mondiale. Des images qui s’accordaient avec l’expérience quotidienne d’une gamine dont la rue était le seul terrain de jeu : la présence un peu effrayante des « gueules cassées » et des mutilés de la Grande Guerre. Ainsi, je fus pénétrée très tôt par ce que j’appellerai le principe territorial de la liberté : l’obligation pour les hommes de défendre leur terre, leur patrie et de « mourir pour la patrie ». D’ailleurs n’était-ce pas ce qu’ordonnait *La Marseillaise* que nous autres élèves chantions à tue-tête pour la clôture de l’année scolaire ?

Mais on trouvait dans « le Petit Lavissee » un autre principe, beaucoup plus abstrait, de la liberté. Celui de la liberté comme affirmation des droits de l’homme – une terminologie que, bien entendu, je ne maîtrisais pas – représentée dans les tableaux commémorant la prise de la Bastille, le Serment du Jeu de Paume, la Déclaration des droits de l’Homme et du Citoyen ou la Fête de la Fédération. Cette liberté-là était plus difficile à comprendre, même si elle s’affichait sur la façade de l’école avec l’Égalité et la Fraternité. Malgré les explications laborieuses données par François Furet chez *Poccardi*, le café annexe de la Bibliothèque Nationale, à l’époque de la préparation de l’agrégation d’histoire, j’ai mis des années à comprendre que les cris de « Vive la Nation » à Valmy, le 20 septembre 1792, faisaient référence à une communauté de citoyens et non à une communauté ethnique, culturelle et religieuse. Comme dans les Balkans et au Moyen-Orient. Comme on l’affirmait chez moi.

*

* *

Je suis née en France, de parents immigrés et, jusqu'à leur mort, mon père et ma mère ont conservé leur statut de « réfugiés arméniens » imaginé par Fridjof. Nansen et octroyé par la Société des Nations (SDN). Ils venaient de loin, de l'empire ottoman, ou plus exactement de la Turquie d'Asie, comme on disait avant 1914. La chance ou le miracle avaient voulu qu'ils aient échappé au génocide des Arméniens de 1915, même si la majorité des membres de leurs familles respectives avaient disparu, à Mouch et à Sivas. À la maison le génocide – on disait alors les massacres – n'était pas un événement tabou que l'on cachait aux enfants. La notion de traumatisme psychologique n'avait pas encore été inventée par les pédopsychiatres ou tout simplement n'avait jamais pénétré chez nous. Bien au contraire, le génocide faisait l'objet d'un récit quasi quotidien, à la fois répétitif et renouvelé. Un récit qui, comme dans les contes, s'enrichissait de nouveaux détails rapportés par l'un ou l'autre de nos visiteurs. La mémoire, réelle ou réinventée, fonctionnait alors sans entraves et se dressait comme un rempart contre les contempteurs de l'histoire.

Longtemps mes parents ont reçu une dame, *dikin Marie (madame Marie)*. Habillée de noir, la tête toujours couverte d'un voile, elle entraînait, s'asseyait et se tenait droite et raide au bord de sa chaise. Elle me paraissait très vieille, ce que probablement elle n'était pas. Elle était silencieuse. On m'ordonnait de rester tranquille et ne pas faire de bruit en sa présence, car elle avait connu de grands malheurs. Elle avait été déportée avec les siens : cela signifiait pour moi qu'elle avait été obligée, par des gendarmes turcs, de quitter sa maison, là-bas, au loin, quelque part en Arménie. Son mari avait disparu en premier, et elle avait marché des jours et des jours dans le désert, avec ses huit enfants. Cette histoire, qui me rappelait celle du Petit Poucet dans un livre illustré que j'avais reçu à Noël, avait une tout autre fin. Les uns après les autres, les enfants étaient morts et elle avait perdu le dernier en arrivant à Alep, une ville-refuge dont j'ai immédiatement mémorisé le nom. Mais elle, elle n'était pas morte. Maintenant, devenue confectionneuse – un métier que je connaissais car pratiqué par les femmes arméniennes du quartier, vissées à leur machine à coudre Singer – elle vivait seule, dans une chambre de bonne, au 6^e étage, à Neuilly. Elle ne se plaignait pas, elle ne disait rien de l'arithmétique sinistre de sa vie. Elle était ennuyeuse. D'autres récits me paraissaient plus palpitants. Pour échapper « aux Kurdes et au déshonneur », des mères arméniennes ne s'étaient-elles pas jetées avec leurs enfants dans l'Euphrate, un fleuve que je me représentais comme la Seine à Paris ? La petite fille que j'étais a d'abord été révoltée, avant de comprendre que l'on pouvait survivre à tout, et que cela s'appelait le courage.

De toutes les histoires que j'entendais à la maison – et ma mère était une conteuse infatigable – celles que je préférais se rapportaient à des actes de résistance, à des combats héroïques comme dans les films de

cow-boys projetés au cinéma *Féerique-Pathé*, rue de Belleville. Elles racontaient l'épopée des *fédais*, des personnages fabuleux bardés de cartouchières – leurs portraits étaient dans des livres – qui avaient tenu tête à l'armée turque, lutté contre les tribus kurdes, affronté les pires dangers. Leurs noms Antranik, Rouben, Christapor, Ichkhan, Vartan, Raffi étaient donnés aux petits garçons arméniens nés en France, dans l'espoir qu'ils hériteraient de leur force et de leur bravoure. Ces récits, où le mot liberté, *azadoutioun*, revenait constamment, entraient en résonance avec l'histoire de France, avec les leçons du « Petit Lavisse ». Mais si la liberté et la patrie se gagnaient en combattant, et si les Arméniens s'étaient battus, pourquoi avaient-ils été vaincus ? Pourquoi avaient-ils perdu leur terre ? Pourquoi étaient-ils exilés ? Pourquoi étais-je née à Paris ? C'est probablement pour répondre à ces questions et comprendre les silences de *dikin Marie* que je suis devenue historienne.

Anahide Ter Minassian

1

Vagharchapat-Etchmiadzine : naissance d'un haut lieu¹

« Au septième mois, le septième jour du jour du mois, l'Arche s'arrêta sur la montagne d'Ararat. Les eaux allèrent en diminuant jusqu'au dixième mois; et au dixième mois, le premier jour du mois, apparurent les sommets des montagnes. »

Genèse, VIII, 4-5.

« Dressée sur ses milliers de pieds, l'Arménie regarde, un peu inquiète, les courants célestes qui circulent sur ses sommets déchirés, et elle attend. Tout attend: ce silence glacial suspendu entre ciel et terre, le plateau gigantesque parsemé de chaînes de montagnes vagabondes et de lacs bleus isolés et enchâssés, de torrents, de rocs aigus et sévères usés par l'érosion, de vertes prairies étendues entre les monts. Comme attendent les hommes, les animaux et les plantes. Une puissance aussi redoutable que mystérieuse a jeté tout cela sur une haute scène pour y jouer une tragédie complexe de la destinée humaine. Les actes s'y succèdent au fil des siècles, les héros succèdent aux héros, les ennemis aux ennemis. Mais ce pays demeure, souffrant, combattant, attendant. Et comment admettre que cette tragédie puisse ne pas avoir un sens caché et lumineux? Il est clair que l'heure des dénouements n'a pas encore sonné: les dieux cachés ne sont pas encore réveillés. »

Kostan Zarian, *Le bateau sur la montagne*,
trad. P. Ter Sarkissian, Paris, Le Seuil, 1986, p.55.

« Et passons à une image directe en posant notre regard sur tout le territoire de l'Arménie historique. Si on pouvait l'êtreindre d'en haut, comme le font les oiseaux dans leur vol et descendre lentement pour identifier ici et là l'intervention de l'homme, cette sorte de film mental mettrait en évidence une donnée essentielle: un tissu dense de blessures et de dramatiques lacérations géologiques où

1. Publié dans *Vagharchapat*, Documents of armenian architecture/Documenti di architettura armena, 23, Venezia, Oemme edizioni, 1998, p.5-12.

demeurent ancrées avec ténacité quelques constructions semblables à des cristaux de pierre, parfois parfaitement reconnaissables, parfois camouflés, comme s'il s'agissait d'excroissances appartenant à la nature elle-même. On aurait ainsi la vision enchantée de celui qui découvre des coquillages rares et précieux, déposés en des temps privilégiés par un immense flot qui aurait investi un littoral tourmenté et, en se retirant, les aurait abandonnés, chargés de stupeur [...] mais déracinés à jamais de leur habitat naturel et vidés de leur propre vie. »

Armen Manoukian, « À la recherche d'une signification. Histoire et tradition », *Icom*, 1980.

À l'intersection d'un milieu et d'un système de valeurs, le « haut lieu » résulte de l'association entre un site et un symbole. C'est un lieu qui matérialise des valeurs abstraites. Celles-ci peuvent être religieuses, nationales ou révolutionnaires. Ainsi en est-il de Rome ou de Lourdes pour les catholiques, de La Mecque pour les musulmans, de Reims, de Verdun ou de la Bastille pour les Français, de Bénarès pour les hindouistes.

À ce titre le « haut lieu » est le propre d'une communauté. Il contribue à la fois à l'identité du groupe et à son inscription territoriale. Car le « haut lieu », lieu anthropologique, porteur de principe de sens pour ceux qui l'habitent et d'intelligibilité pour ceux qui l'observent, est constitutif du territoire. Et de même que La Mecque structure la territorialité des musulmans, Vagharchapat-Etchmiadzine a structuré la territorialité des Arméniens. Car l'association entre le site et le symbole – celui du foyer du christianisme arménien – a été durable, à défaut d'avoir été stable, durant 1700 ans.

*

* *

On sait que l'Alliance passée entre Dieu et les Hébreux et son corollaire, la Terre Promise – une terre à conquérir et à soumettre – est un thème central de l'Écriture sainte. Pour les Hébreux, de même qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a qu'un seul centre en Israël, « terre d'oblation et d'obligation », Jérusalem et son Temple. Cette « centralité spirituelle »² a structuré Israël. Elle a maintenu à travers les épreuves et les siècles, malgré la destruction du Temple et malgré l'Exil, le mythe d'un principe territorial dont se sont réclamés, au xx^e siècle, les sionistes spirituels et politiques.

2. Jean-Luc Piveteau, « La territorialité des Hébreux, l'affaire d'un petit peuple il y a longtemps ou un cas d'école pour le III^e millénaire », *Espace géographique*, 1993, n° 1, p. 26-34.

Au moment où l'Église arménienne se prépare à commémorer le 1 700^e anniversaire de l'adoption du christianisme par l'État arménien, au moment où, avec l'approbation du gouvernement de la République d'Arménie, elle affirme et même revendique la centralité spirituelle d'Etchmiadzine, on est en droit de se demander si les Arméniens comme d'autres peuples (les Pères fondateurs, les pionniers américains ou les Suisses³) n'ont pas puisé dans l'Ancien Testament et dans la tradition judéo-chrétienne leur représentation territoriale ? En d'autres termes, le triptyque de l'Ancien Testament – un Dieu, un Peuple, une Terre – peut-il s'appliquer à l'histoire ou plus précisément à l'histoire territoriale des Arméniens ?

Certes, il n'existe pas d'Alliance entre Dieu et les Arméniens et l'Arménie n'est pas une Terre Promise. Mais l'Arménie est inscrite dans la géographie religieuse de l'Orient Ancien. C'est en Arménie ou dans ses parages que la tradition situait le Paradis. Et l'ex-séminariste géorgien, Joseph Staline, était certain que ses lecteurs comprendraient l'allusion lorsqu'il dénonçait ironiquement, en 1918, l'intérêt hypocrite des Grandes Puissances occidentales pour « l'Arménie turque [...] ce coin de Paradis »⁴. L'Arménie joue un rôle crucial dans l'épisode dramatique du Déluge. Elle est, en effet, le lieu où les récits mésopotamiens et bibliques situent l'arrivée de l'Arche. Selon la *Genèse* (VIII, 4), c'est sur le mont Ararat que débarquent les survivants. C'est là que l'humanité incarnée par Noé et ses fils – Sem, Cham et Japhet – prend un nouveau départ⁵. Dans leur mythe des origines, les Arméniens ont fait de Hayk, descendant de Japhet, leur ancêtre éponyme, et de l'Arménie – en arménien *Hayastan* – la demeure que Hayk a établie dans un espace marqué par la Révélation.

*
* *

Lorsque Moïse de Khorène décide d'écrire l'*Histoire des Arméniens*, son projet est le projet d'un vrai historien.

« Quoique nous ne soyons qu'une petite nation, d'un nombre limité, d'une force restreinte et bien des fois soumise à une royauté étrangère, il se trouve que beaucoup d'actes de vaillance ont été accomplis dans notre pays, dignes d'être rappelés par écrit, mais que pas un seul de ces princes n'a jugé nécessaire d'enregistrer dans les livres »⁶.

3. Jean-Luc Piveteau, « L'Ancien Testament a-t-il contribué à la territorialisation de la Suisse ? », *Social Compass*, 40 (2), 1993, p. 159-177.

4. Cf. article de J. Staline publié à côté du « Décret sur l'Arménie turque » signé par Lénine et Staline, *Pravda*, 31 décembre 1917/13 janvier 1918.

5. F. Joannès, « Les mythes et leurs fondements en Arménie », J. Santrot (dir.), *Trésors de l'Arménie ancienne*, Paris, 1996, p. 12-17.

6. Moïse de Khorène, *Histoire de l'Arménie*, A. et J.P. Mahé traducteurs (d'après Langlois), Paris, Gallimard, 1993, p. 106.

Utilisant les mythologies et les théogonies païennes, combinant les archives royales et les œuvres des historiens et des philosophes grecs et orientaux, distinguant les légendes des événements historiques attestés, comparant les sources pré-chrétiennes et les sources chrétiennes, jonglant avec les généalogies et les étymologies, Moïse de Khorène, auteur chrétien, a recherché et souligné les concordances entre l'histoire de l'Arménie et l'Écriture. Mais l'Arménie de Moïse de Khorène n'est pas un don de Dieu à un peuple prédestiné. Son histoire est celle d'un pays qu'une collectivité humaine – celle des descendants de Hayk – s'est appropriée, de lieux qu'elle a découverts, définis et dénommés. Et c'est parce que Moïse de Khorène a traité de « ce lien invisible et changeant, évolutif et mystérieux entre ces lieux et cette collectivité »⁷, c'est-à-dire le lien, renforcé par le baptême chrétien de l'Arménie, entre un territoire et une nation, qu'il peut être considéré comme le fondateur de l'idéologie nationale arménienne.

*
* *

Le territoire de l'Arménie est soumis à un prodigieux imaginaire spatial, un imaginaire qui a surtout porté sur la montagne et sur les terres hautes. Constituée à 80 % de montagnes rocailleuses, l'Arménie est dans ses frontières actuelles un *karastan* (« un pays de pierres ») de 29 700 km². Étagée de 400 à 4 000 mètres, trouée par le lac Sévan, l'Arménie est un empilement de plateaux basaltiques, de chaînes fracturées, de volcans éteints, de plaines d'effondrement. À la sévérité du milieu physique où les sites habitables sont exigus, s'ajoute la rudesse du climat semi-aride aux contrastes marqués entre des hivers rigoureux et des étés chauds et secs. En été, l'ocre des plateaux desséchés, les gris, les bleus et les mauves des montagnes, en hiver, les étendues neigeuses, la splendeur du mont Ararat – le Massis des légendes arméniennes –, montagne sacrée et interdite car située en Turquie, mais dont la double cime domine Érevan, ont une beauté austère et obsédante.

La province d'Ayrarat est une plaine d'effondrement, comblée de sédiments lacustres, parcourue par l'Araxe et ses affluents, et étalée à 800 mètres d'altitude entre deux volcans géants, l'Ararat (5 156 m.) et l'Aragatz (4 095 m.). Province centrale de la Grande Arménie, elle en a été le cœur historique. Centre politique, économique et religieux, c'est ici que sont apparues les villes et les capitales des princes et des rois d'Arménie : Artachat, Armavir, Ervandachat, Vagharchapat, Dvin, Kars, Ani et aujourd'hui Érevan.

Le paysage qui met en relation une réalité objective et un point de vue subjectif occupe une place particulière dans l'identité arménienne. Il existe un lien très fort entre le paysage arménien et le sentiment national

7. *Ibid.*, p.49.

arménien⁸. Depuis la renaissance culturelle au XIX^e siècle, les écrivains, les poètes, les peintres et plus récemment les photographes et les cinéastes, des cinéastes aussi différents que Serge Paradjanov (*La Couleur de la Grenade*), Ardavast Pelechian (*Les Saisons*), Atom Égoyan (*Calendar*), ont décrit, analysé, représenté ou exalté les paysages de l'Arménie – pays façonneur d'une humanité forte, laborieuse et résistante – et ont fondé les valeurs communautaires dans l'ordre de la nature.

*
* * *

Vagharchapat, antique résidence royale, agrandie et embellie au début du II^e siècle par Vagharch I^{er} qui lui donne son nom et y établit sa capitale, a été le théâtre d'événements dramatiques et merveilleux qui ont conduit à l'adoption du christianisme par l'Arménie au début du IV^e siècle⁹. Dans le mythe de la fondation du Saint Siècle de Vagharchapat, la légende de saint Grégoire l'Illuminateur est étroitement mêlée à l'histoire du roi Terdat III. Ce dernier, transformé en sanglier en punition de ses crimes et de ses persécutions à l'égard des « 37 vierges » – la religieuse romaine Hripsimé, l'abbesse Gayané et leurs 35 compagnes – est miraculeusement guéri et retrouve forme humaine après sa conversion à la foi chrétienne que lui enseigne saint Grégoire exhumé du puits, le *Khor Virap*, où il a croupi durant quinze ans. Dès lors, le roi Terdat et saint Grégoire, sacré patriarche d'Arménie à Césarée, animés par un véritable fanatisme anti-païen, s'unissent pour renverser les idoles des divinités bannies, Vahagn, Anahide, Astrig, etc., pour détruire leurs temples et imposer à l'Arménie, avec violence, le christianisme et la révolution culturelle qu'il induit.

On peut trouver dans la geste de St. Grégoire et dans la découverte des reliques des saintes Hripsimé et Gayané, comme dans sa célèbre *Vision* – Théophanie, ciborium, colonne flamboyante, « personnages étincelants à deux ailes » – magnifiquement rapportée par le chroniqueur Agathange, le programme iconographique et monumental de Vagharchapat¹⁰. Un lieu marqué désormais par l'élection du divin. Des « bâtisseurs », princes, évêques ou fidèles, ont rendu manifeste, par des édifices religieux mais aussi par le choix des formes et des matériaux, l'extraordinaire de ce lieu. À Vagharchapat où l'espace bâti est témoin d'un temps transcédé, la « Cathédrale » ou « église à coupoles », les martyria de Hripsimé, de Gayané et de Choghagat ont contribué à « l'enracinement cosmique du

8. On a observé l'existence de ce même type de relation au Japon.

9. L'Église arménienne s'est toujours prévalu de ses origines apostoliques. C'est ainsi qu'elle attribue l'évangélisation de l'Arménie aux apôtres saint Thaddée et saint Barthélémy, voire à Jude et Simon le Zélote.

10. Cf. A. Khatchatrian, *L'architecture arménienne du IV^e au VII^e siècle*, Paris, Éd. Klincksieck, 1971, accorde une grande place à cette thèse. Mais il ne faut pas oublier que la première église élevée par saint Grégoire le fut à Achtichat.

lieu »¹¹. L'événement fondateur a été constamment réactivé par de nouveaux édifices – détruits et reconstruits – même lorsque les catholicos ont durant presque un millénaire suivi les déplacements géographiques du pouvoir politique et ont transféré le Saint Siège (*Mayr Ator*), tour à tour, à Dvin, à Aghtamar, à Argina, à Ani, à Thawblour, à Séw-Lèr, à Karmir Vank, à Tsowk, à Sis pour revenir à Vagharchapat en 1441¹².

Էջ միակիցն ի հավրէ եւ լոյս փառած ընդ նմա

« Descendit le Fils Unique du Père et la Lumière de la Gloire avec lui »¹³. La Théophanie, la terre, le lieu, l'histoire ont orienté le choix du nom – *Etchmiadzine* (*Descendit le Fils Unique*) – car dans la vie d'un lieu le choix du nom joue un rôle capital. Qu'il s'agisse d'une histoire établie, d'une légende ou d'une mémoire contée, le discours et sa répétition sont nécessaires pour donner au lieu un semblant – ou une réalité – d'âme. Recueilli en lambeaux, pieusement transmis et embelli, tout récit sur le lieu dispose d'un champ immense entre le réel et le merveilleux.

À Vagharchapat-Etchmiadzine, le nom du lieu a été maintenu, transmis et échangé. Vagharchapat, né de la volonté politique d'un souverain, Vagharch I^{er}, a pris le nom du sanctuaire, Etchmiadzine. Il faut rappeler ce que nous savons de la volonté des hommes dans cette mutation.

*
* *

La « Cathédrale » du VII^e siècle aurait d'abord été appelée *Choghagat* (*Flot de Lumière*), un nom qui exprime le puissant symbolisme du lieu. Le terme d'Etchmiadzine quant à lui, aurait été interprété, au moins jusqu'au XIII^e siècle, à un moment où le monastère semble abandonné, comme une Théophanie et non « et non pas comme un nom propre désignant une église malgré la localisation inévitable de l'événement »¹⁴. C'est Thomas Mézopetzi, inspirateur du transfert de 1441, qui aurait donné à la « Cathédrale » (*Mayr dadjar*) le nom d'Etchmiadzine, étendu par la suite à l'ensemble de l'espace sacré que les voyageurs chrétiens et musulmans ont continué longtemps à appeler les « Trois Églises »¹⁵.

Du XV^e au XX^e siècle, Vagharchapat et Etchmiadzine, entourée de son enceinte, sont séparées par une étendue non bâtie. C'est une sorte de champ de foire où se rassemblent périodiquement les marchands, s'exhi-

11. A. Dupront, « Au commencement un mot : lieu », *Hauts lieux*, Paris, Autrement, 1990, p.59.

12. K. Beledian, *les Arméniens*, Éd. Brepols, Belgique, 1994, p.175. Liste établie d'après M. Ormanian.

13. Extrait d'un *charagan* (hymne religieux) médiéval cité par Alichan, *Ayrarat*, Venise, 1890, p.210.

14. A. Khatchadrian, *op.cit.*, p.85.

15. J. B. Tavernier, *Les six voyages en Turquie et en Perse*, Paris, 1981, t.I, p.71.

bent les *Péhlévans*¹⁶, campent les pèlerins attirés par la présence de vénérables reliques – la dextre de saint Grégoire, un morceau de la Vraie Croix, la pointe de la Lance (*Guéghart*) – réunies par les catholicos.

À partir du XVII^e siècle, Vagharchapat bénéficie du développement d'Érevan, la ville voisine, dont les fonctions politiques, administratives et économiques s'affirment. D'abord sous l'autorité des Chahs de Perse, puis sous celles du tsar de Russie, avant de devenir en 1918 la capitale de la République d'Arménie¹⁷. L'essor d'Etchmiadzine au XVII^e siècle a pour origine l'action vigoureuse et continue de quelques grands pontifes¹⁸ qui réussissent à imposer aux communautés arméniennes la prééminence spirituelle du Saint Siège (*Mayr Ator*), luttent contre les abus patents dans l'institution ecclésiastique, réorganisent les études, installent une imprimerie, donnent une impulsion à la restauration des édifices patriarchaux et monastiques et ouvrent quelques nouveaux chantiers. Au concile secret d'Etchmiadzine (1677), le catholicos Hagop IV et les *mélîks* (princes) arméniens de Sisakan, décident de demander l'aide du pape et des souverains européens pour libérer l'Arménie de la tutelle des empires musulmans perse et turc. Assumant sa fonction d'*Église-Nation*¹⁹ Etchmiadzine vient de donner la première expression politique aux aspirations arméniennes à la liberté, à l'époque moderne.

L'expansion russe vers la Caspienne et la mer Noire encourage les insurrections des *mélîks* du Karabagh au XVIII^e siècle. Mais il faut attendre encore un siècle pour que l'Arménie orientale, les khanats d'Érevan et de Nakhitchevan, soit non pas libérée mais annexée par l'empire russe (1828). Dans ce nouveau cadre, le *Pologénié* (*Règlement*), octroyé en 1836, dote l'Église arménienne d'un statut légal et de quelques privilèges, mais la soumet au contrôle administratif et politique de l'État russe. Il réserve au tsar la nomination du catholicos choisi entre deux candidats élus selon une procédure bureaucratique.

L'ambitieux mouvement de réformes de l'Église apostolique arménienne lancé en 1869 par le catholicos Kévork IV (1866-1882)²⁰ débouche sur la création d'une Académie théologique et sur l'inauguration du grand séminaire d'Etchmiadzine (*Kévorkian Djémaran*) (1874). Il se traduit aussi par un programme de constructions (bâtiments du nouveau séminaire, bâtiments conventuels, musée, bibliothèque, imprimerie, hôtellerie) dont le classicisme est adouci par une empreinte orientale et dont le finan-

16. Funambules et acrobates itinérants dont la présence était indispensable lors des grandes fêtes religieuses.

17. Nous désignons par ce terme la Première République indépendante (1918-1920), l'Arménie soviétique (1921-1971), la Troisième République, indépendante depuis 1991.

18. Il faut citer les catholicos Movsès III de Tatev (1629-1632), Philippos I^{er} d'Aghbat (1633-1655), Hagop IV de Djougha (1655-1680).

19. L'expression est de J.P. Mahé. Sur décision du concile d'Etchmiadzine, le catholicos Hagop IV prend la tête d'une délégation à destination de l'Europe, mais il meurt en route à Constantinople.

20. Haçik Rafi Gazer, *Die Reformbestrebungen in der Armenisch-Apostolischen Kirche im ausgehenden 19. und im ersten Drittel des 20. Jahrhunderts*, Göttingen, 1996, p. 10 sq.

cement est assuré par la riche bourgeoisie arménienne de Tiflis (les *mokalake* raillés par les Géorgiens) et de Bakou.

Le grand séminaire d'Etchmiadzine est alors la seule institution d'enseignement supérieur en Arménie. Ce foyer intellectuel, l'une des pépinières de l'intelligentsia arménienne de Russie, va devenir progressivement suspect aux yeux du gouvernement. Préconisée par le gouverneur général Golitsyne, décidée par le ministre de l'Intérieur Plehve, la confiscation des Biens du clergé arménien en juin 1903 est la dernière des mesures visant à étouffer la culture arménienne. Des processions de suppliants où se côtoient prêtres, paysans, ouvriers, commerçants et intellectuels arméniens se rendent auprès du catholicos à Etchmiadzine. Les processions qui s'organisent spontanément dans d'autres villes se transforment en manifestations hostiles au gouvernement tsariste et se soldent par des affrontements avec les forces de l'ordre. Ces événements préparent l'entrée en scène des révolutionnaires arméniens, *hintchaks*, *dachnaks* et sociaux-démocrates. L'enchaînement des violences en Transcaucasie durant la Révolution russe de 1905 conduit à la sanglante « guerre arméno-tatare »²¹. C'est dans la défense de l'Église arménienne, gardienne de la foi et de l'unité d'un peuple dispersé, contre les empiétements de l'autocratie que s'affirme la conscience nationale des Arméniens du Caucase : elle se consolide dans la lutte contre les Tatares.

Conseillé par le vice-roi Vorontsov-Dachkov favorable à quelques concessions pour regagner le loyalisme de la communauté arménienne, le tsar Nicolas II autorise la restitution des Biens du clergé et la réouverture des écoles paroissiales arméniennes fermées depuis 1884 (1^{er} août 1905). En restituant à l'Église son pouvoir culturel que lui dispute l'intelligentsia laïque et radicale formée dans les universités russes et européennes, le gouvernement russe cherche à renforcer les éléments conservateurs. En remerciement, processions et messes pour le tsar semblent prouver la force de la tradition dans la société arménienne.

Le tronçon ferroviaire Tiflis-Érevan, embranchement de la ligne Bakou-Batoum, achevé en 1906, tire le pays de l'Ayrarat de son isolement, active l'économie locale et attire un plus grand nombre de pèlerins à Etchmiadzine. Aux portes de Érevan, Vagharchapat bénéficie de cette animation. Le tissu urbain de cette grosse bourgade de vigneron, d'horticulteurs et d'artisans se dilate lentement et gagne les espaces vides autour des sanctuaires d'Etchmiadzine. À côté des maisons en torchis surgissent quelques belles maisons en pierre et à étages, aux éléments architecturaux orientaux : fenêtres et balcons ouvragés, grilles en bois aux nœuds polyédriques. Ainsi avant 1914, Etchmiadzine agit comme une structure d'attraction pour Vagharchapat.

21. On appelle ainsi le violent conflit entre Arméniens et Tatares (les Azeris) qui commence à Bakou en février 1905, s'étend en Transcaucasie orientale et centrale et dure jusqu'en 1906. Cf. A. Ter Minassian, « Particularités de la Révolution de 1905 en Transcaucasie », 1905, *La première Révolution russe*, F.-X. Coqin et C. Gervais-Francelle (dir.), Paris, Éditions de la Sorbonne, 1984, p. 315-337.

*
* *
*

De 1914 à 1945, l'Église arménienne a traversé des épreuves hors du commun. Décapitée et même « martyrisée » dans l'empire ottoman durant le génocide de 1915, elle doit affronter les conséquences des guerres et des révolutions russe, turque et perse qui, de 1914 à 1921, embrasent toute la région entre mer Caspienne et mer Noire, dressent les peuples et les classes les uns contre les autres, provoquent de féroces nettoyages ethniques et mettent en mouvement des flots de réfugiés. Il reviendra au catholicos Kévork V Surénian (1911-1930) de faire face à ces épreuves.

Dès l'hiver 1914-1915, Vagharchapat est devenue, et cela pour de longues années, un camp de réfugiés arméniens qui apportent disettes, épidémies et désespoir. Mais ils apportent aussi des objets liturgiques et des manuscrits, tenus pour des objets liturgiques, arrachés aux brasiers et aux ruines des églises et des monastères arméniens de l'empire ottoman. C'est le cas de ces deux vaillantes et pieuses paysannes, venues à pied de la région de Mouch, ployées sous le poids du plus grand manuscrit du monde, le *Djarendir* (*Homélaire*) du célèbre monastère des Saints-Apôtres (*Arakélotz vank*)²². La convergence des hommes et des « trésors » dans le refuge de Vagharchapat-Etchmiadzine renforce la valeur symbolique du lieu puisée aux sources de l'histoire religieuse et politique du peuple arménien.

Au milieu du chaos et des horreurs de la guerre, le Saint Siège d'Etchmiadzine est associé à toutes les étapes de l'histoire de la Première République (1918-1920), créée après une éclipse de six siècles de l'État arménien. La soviétisation de l'Arménie (1920), le tracé des nouvelles frontières (1921), l'Union fédérale des Républiques socialistes soviétiques de Transcaucasie (1922), la formation de l'URSS entérinent l'échec de « l'Arménie indépendante et unifiée »²³. Le Saint Siège d'Etchmiadzine, qui s'était libéré de la tutelle de l'État russe grâce la séparation de l'Église et de l'État (1917), subit l'assaut frontal des bolcheviks – nationalisation des églises, des écoles, des musées, de la bibliothèque et de l'imprimerie d'Etchmiadzine, interdiction de l'instruction religieuse aux mineurs, fermeture du séminaire – avant d'être confronté, en 1924, au schisme de l'*Église libre* et aux violentes campagnes d'athéisme militant du mouvement des *Sans Dieu*²⁴ durant les années 1920 et 1930.

Lorsqu'il disparaît en 1930, le catholicos Kévork V, qui a assisté impuissant à l'occupation des églises d'Etchmiadzine transformées en

22. Pesant des dizaines de kilos, le manuscrit fut partagé en deux pour diminuer la charge. Reconstitué, il est exposé dans le musée du Madenataran de Érevan.

23. Adopté par le Parlement arménien, en présence du catholicos Kévork V, l'Acte du 28 Mai 1919 proclamait la réunification des territoires de l'Arménie au Caucase et en Turquie.

24. La publication en Arménie du périodique *Anastvatz* (*Sans Dieu*) commence en janvier 1928. En 1929, ouverture à Érevan d'un séminaire antireligieux.

casernes ou en bâtiments administratifs, à la fermeture, à la destruction ou au pillage des édifices religieux en Arménie, à la persécution et à la déportation des prêtres assimilés aux koulaks, mérite pleinement le terme de *Vechdali* (*Affligé*) qu'il a ajouté à sa signature. Toutefois, le pire restait à venir sous le pontificat de son successeur Khorène I^{er} Mouratbékian (1932-1938), probablement assassiné dans la nuit du 5 au 6 avril 1938 par des agents du NKVD²⁵. À la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'Église arménienne avait cessé d'exister en Union Soviétique.

La politique d'union nationale entre les autorités civiles et religieuses en Russie face à l'agression allemande en juin 1941 va mettre un terme aux persécutions stalinienne. Elle va permettre à l'Église arménienne, à l'exemple de l'Église orthodoxe, de se reconstituer. Le *locum tenens* Kévork Tchorekdjian met intelligemment à profit les nouvelles dispositions pour obtenir une entrevue avec Staline (avril 1945) et des concessions. Elles vont de la libération des prêtres déportés – 2 survivants sur une liste de 238 prêtres présentée à Béria²⁶ – à la réouverture du séminaire, de la bibliothèque et de l'imprimerie d'Etchmiadzine, à la restitution de quelques églises, à la publication d'un périodique, *Etchmiadzine*, à la réunion d'un concile d'élection d'un nouveau catholicos à Érevan (juin 1945)²⁷. Les voies du Seigneur étant impénétrables, dès les 13 février 1945, par décision du Comité central du P.C. d'Arménie, la ville de Vagharchapat prenait le nom d'Etchmiadzine²⁸. De Kévork VI (1945-1954) à Vaskène I^{er} (1955-1994) on constate la lente reconstitution de l'institution ecclésiastique en Arménie. L'élection de Karékine I^{er}, ex-catholicos de Cilicie, ouvre une nouvelle période. Elle autorise l'espérance d'une renaissance spirituelle.

*
* *

Dans les années 1920 et 1930, les débats qui opposent les architectes soviétiques à Moscou et à Léninegrad sont suivis attentivement en Arménie. « Constructivistes » à la recherche d'un langage architectural socialiste, « urbanistes » et « désurbanistes » partisans d'un aménagement du territoire et de la « reconstruction du mode de vie » doivent finalement céder devant les impératifs de la planification et le triomphe du réalisme socialiste érigé en « méthode fondamentale » de l'architecture soviétique²⁹.

25. Philippe S. Sukiasyan, « À propos d'un rapport secret de Béria sur l'Église arménienne », *Revue du monde moderne et contemporain arménien*, t.2, 1995, p. 117-162.

26. F. Corley, « The Armenian Church under the Soviet Regime. Part I », *Religion, State and Society*, vol.24, n° 1, 1996, p. 14.

27. Si la majorité des 111 délégués sont des citoyens soviétiques, quelques délégués sont venus de la diaspora malgré les difficultés de communication.

28. Stépan Stépanian, *L'Église arménienne sous le joug stalinien* (en arménien), Érevan, 1994, p. 160.

29. Cf. Anatole Kapp, *Architecture et mode de vie. Textes des années 20 en URSS*, Presses Universitaires de Grenoble, 1979.